

LA LITTÉRATURE HYBRIDE ET LA TRADUCTION.
VERS UN NOUVEAU RELAIS ?
(DE SCHLEIERMACHER À BERMAN ET AU-DELÀ)

LE 24 JUIN 1823, Friedrich Schleiermacher est invité à donner une conférence à l'Académie Royale des sciences à Berlin. Dans son allocution intitulée « Des différentes méthodes du traduire »¹, le penseur allemand entreprend une démarche herméneutique ancrée dans la théorie de la subjectivité dont il se sert pour défendre le rôle actif du traducteur autant dans le processus traductif que sur le plan culturel et linguistique. Selon un tel point de vue, le rôle du traducteur, qui devient désormais un agent actif des échanges interlinguistiques et interculturels, ne se limite donc pas au simple travail de paraphrase ou d'imitation ; il consiste plutôt à vouloir reproduire sur le public cible exactement la même impression que celle ressentie par les premiers lecteurs qui ont lu l'original. Mais pour atteindre un tel but, il faut une condition préalable – une culture cible ouverte à l'étranger, c'est-à-dire pénétrée par des langues étrangères (Schleiermacher, 1985 : 305) et prête à entretenir des rapports enrichissants avec d'autres entités culturelles. Seulement sous cette condition il est possible d'envisager une manière de traduire dans laquelle le traducteur amène le lecteur à l'auteur, position traductive défendue par Schleiermacher comme étant celle qui réfute l'ethnocentrisme, la transparence de la traduction et la pureté linguistique.

Visant les traducteurs français emprisonnés dans une perspective néoclassique du traduire qui présuppose la supériorité de la langue française, Schleiermacher plaide en faveur des « langues plus libres, qui tolèrent mieux les déviations et les innovations, de l'accumulation desquelles peut surgir, dans certaines circonstances, un caractère déterminé. » (Schleiermacher, 1985 : 319) Un point très important, car l'accueil de l'étranger se fait tout d'abord par le biais de la langue potentiellement capable, à force d'y mettre de l'effort soutenu, de s'ouvrir à un dehors pour ensuite mobiliser la réflexion et remanier les éléments qui gouvernent les modes de représentation. Un texte étranger qui s'adapte parfaitement à la langue et se fond dans la culture d'arrivée non seulement trahit

¹ Il s'agit de la traduction d'Antoine Berman parue dans *Les Tours de Babel. Essais sur la traduction*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985, p. 279-347.

LA LITTÉRATURE HYBRIDE ET LA TRADUCTION

l'auteur et sa pensée mais manque également à son devoir d'innover et d'enrichir la culture cible.

Dans cette optique, l'importance de la lettre n'est pas un simple renversement des valeurs ; au contraire, le respect de la lettre répond à l'avènement d'une pensée relativiste qui détrône l'absolutisme et l'universalisme en faveur d'une culture humaine diversifiée en pleine évolution. Le XIX^e siècle, c'est le siècle de la linguistique comparée qui s'intéresse aux autres idiomes, de l'herméneutique qui cherche à mieux interpréter les textes, ainsi que de la philologie qui étudie l'évolution historique des langues. D'où l'engouement des romantiques pour la culture populaire locale (l'autre de la culture officielle), pour le Moyen Âge (l'autre du passé), pour les cultures exotiques (l'autre dans l'espace géographique). Cela veut dire qu'à partir du XIX^e siècle, l'héritage gréco-romain paraît insuffisant pour que les cultures nationales de l'Europe puissent s'auto-définir. Il devient alors impératif d'accentuer les différences au nom d'une identité nationale spécifique et d'établir des rapports plus nets entre le soi et l'autre, entre le propre et l'étranger. D'un autre côté, au même moment, l'Allemagne cherche à se forger une place légitime au sein de la culture européenne, l'Italie ayant atteint son apogée à la Renaissance, la France à l'époque classique et l'Angleterre sous le règne d'Élisabeth.

Mais comment arriver à imposer une nouvelle vision du traduire alors que les traducteurs depuis l'Antiquité ne respectent que l'essence, le sens ou le contenu ? Schleiermacher est très conscient de la difficulté de rompre un héritage vieux de plusieurs siècles. D'ailleurs, tout comme Luther qui, quelques siècles auparavant, tentait courageusement de dénoncer la stupidité de ses contemporains et de dépasser sa propre ignorance², l'herméneute allemand remet en question les habitudes de traduction léguées par ses prédécesseurs : Horace et Cicéron, saint Jérôme, Étienne Dolet, les adeptes des belles infidèles et tant d'autres. C'est pourquoi il insiste sur le besoin de pratiquer ce nouveau type de traduction *massivement* et non « de manière fortuite et isolée » (Schleiermacher, 1985 : 319). Le lecteur serait ainsi prêt à cultiver de nouvelles habitudes de lecture lui permettant « de pressentir et de saisir de manière progressivement déterminée l'esprit de la langue et l'esprit particulier de l'auteur dans l'œuvre » (Schleiermacher, 1985 : 319). De plus, cette « action en grand [...] n'a de sens et de

² Voici le passage dans lequel Luther confesse, avec une franchise peu commune et pleine de courage, sa prise de conscience de la fausseté des dogmes, à la suite de la lecture de saint Paul : « Il m'a été à moi-même extrêmement dur de m'arracher aux saints : car j'ai été enfoncé et noyé dans tout cela à une profondeur extraordinaire. Mais la

LA LITTÉRATURE HYBRIDE ET LA TRADUCTION

valeur que pour un peuple qui se sent résolument incliné à s'approprier l'étranger. » (Schleiermacher, 1985 : 321) Trois conditions donc à remplir : l'ouverture de l'esprit du point de vue collectif, la flexibilité de la langue d'arrivée et une méthode de traduction largement partagée par les praticiens donnant lieu à une production massive des traductions qui conduisent le lecteur vers l'auteur.

Dans plusieurs pays européens, le XIX^e siècle représente, selon la formule consacrée, « le retour du pendule ». Cela signifie que l'effort de préserver les caractéristiques de l'écriture de l'auteur, de même que ses idées et ses sentiments, détrône, ne serait-ce que pour quelques décennies, la prédominance de la traduction axées sur la transmission du contenu. En France, la traduction-reconstitution historique est pratiquée par les grands poètes, comme Chateaubriand, Nerval et Henri de Latouche. Reproduire le climat d'une époque lointaine avec ses vérités et ses absurdités, ressentir la sensibilité d'un autre peuple déjà disparu, c'est le mot d'ordre qui permet de découvrir dans les textes anciens des beautés et des qualités jusqu'alors inaperçues. En Angleterre, Francis Newman, traducteur de *L'Iliade*, défend la même position : « *The English translator should desire the reader always to remember that his work is an imitation, and moreover is in a different material; that the original is foreign, and in many respects extremely unlike our native compositions.* » (cité dans Venuti, 1995 : 121)

Bien que la méthode du traduire proposée par les romantiques allemands trouve un accueil favorable dans les milieux de la traduction, ces idées disparaîtront dès l'aube du XX^e siècle où l'on favorisera la méthode cibliste aux dépens du littéralisme, bien que celui-ci subsiste comme un mode de traduction mineur. Sans aucun doute, Schleiermacher, nourri par les idées élitistes de l'Allemagne romantique, s'adressait aux individus hautement éduqués et conscients du rôle que la traduction est appelée à jouer dans la société réceptrice. Bien que sa vision du traduire représente une ouverture discursive inédite dans la culture occidentale, ses propos se heurtent aux changements socio-historiques et géopolitiques que l'Europe vit tout au long du XX^e siècle. Tout d'abord, les deux conflits mondiaux font naître le besoin de la communication rapide et efficace à l'échelle internationale. Ensuite, le progrès technique provoque l'essor de la traduction spécialisée, phénomène sans précédent, la traduction étant traditionnellement confinée au domaine littéraire. Finalement, les sociétés occidentales se démocratisent,

lumière de l'Évangile est maintenant si clairement manifeste que personne ne peut avoir d'excuse s'il reste dans les ténèbres. Nous savons tous très bien ce que nous devons faire. » (Luther, 1964 : 102)

LA LITTÉRATURE HYBRIDE ET LA TRADUCTION

permettant aux masses l'accès à l'éducation. Ce nouveau public en pleine croissance voudra des éditions bon marché et des lectures faciles. Les maisons d'édition suivront cette tendance qui creusera un fossé entre le public ordinaire et les érudits, privilégiant, bien entendu, l'approche cibliste. Bref, la traduction est désormais appelée à assumer beaucoup plus un rôle économique, social et politique que culturel.

Mais un tel renversement de la situation n'enlève rien à la traduction littéraire : elle reste quand même une pratique absolument indispensable aux échanges interculturels, pratique qui sert, du même coup, à la démultiplication des approches théoriques dans les études traductologiques. Parmi les analyses de tout genre, linguistique, historique, social, philosophique ou psychanalytique, le projet herméneutique de Berman et la poétique du traduire de Meschonnic, tous deux revendiquant le respect de la lettre, y trouvent une place légitime. Et même si sur le tas les ciblistes l'emportent sur les sourciers, au plan de la réflexion, ce sont ces derniers qui trouvent une écoute particulièrement attentive dans les sociétés multiculturelles. La raison est toute simple. Dans les pays comme le Canada, la littérature nationale est loin d'être un territoire bien gardé ; au contraire, elle est constamment confrontée non seulement à une double identité mais aussi à l'afflux des immigrants de quatre coins du monde. Depuis une vingtaine d'années, au Québec, province francophone du Canada, l'institution littéraire est devant un défi de grande taille, défi qui n'est pas facile à résoudre³. Faut-il considérer les œuvres des écrivains québécois de souche comme les seules ayant le statut de littérature légitime ? Ou bien, serait-il préférable d'ouvrir les portes aux écrivains migrants de plus en plus nombreux ? Le débat n'est pas clos : on sait comment il est difficile de négocier ce genre de contrat au cœur duquel se trouvent l'identité nationale et son extension, son ciment - la langue maternelle.

Pourtant, le propre de l'écriture est justement sa possibilité d'échapper aux prescriptions linguistiques et sociales, à l'enracinement, à la *doxa*, pour mettre en scène un monde fictionnel qui réinvente l'ordre des choses, qui forge un nouveau langage et des modes de communication inédits. Les deux herméneutes majeurs du XX^e siècle, Gadamer et Ricœur, considèrent l'art comme un jeu, une activité ludique relativisant les modes de vie et montrant que l'organisation du monde n'est qu'une convention soumise à une perpétuelle destruction et interrogation. Le travail littéraire et critique de Blanchot témoigne, quant à lui, d'une mise en question de la subjectivité créatrice pleinement consciente, inscrite dans le langage et gardienne du sens. Loin d'être subordonné à une

³ Voir à ce propos le livre de Régine Robin *La Québécoise*.

LA LITTÉRATURE HYBRIDE ET LA TRADUCTION

finalité quelconque, l'art, selon Blanchot, raconte « le monde renversé » (Blanchot, 1955 : 287) à un sujet qui n'existe pas encore mais qui est appelé à advenir dans un autre temps et dans un autre lieu.

Du point de vue de la langue, Schleiermacher suit de près le raisonnement de son compatriote W. von Humboldt qui introduit l'idée de la langue en tant qu'origine du monde social, culturel et psychique. Loin d'être une résultante des modes de fonctionnement socioculturels, c'est elle qui précède et organise l'univers dans lequel vit et s'oriente l'être humain en tant que sujet social. Schleiermacher le souligne en disant que « Chaque homme [...] est dominé par la langue qu'il parle; lui et sa pensée sont un produit de celle-ci » (Schleiermacher, 1985 : 291). Mais la langue, tout en formant la pensée, est un outil de communication grâce à laquelle elle se transforme, se renouvelle sans cesse. Ici, Schleiermacher est très conscient du rôle que l'écrivain assume dans l'évolution et dans l'enrichissement des ressources linguistiques, car il « produit de nouvelles formes dans la matière ductile de la langue » (Schleiermacher, 1985 : 291). Par conséquent, seul un travail d'innovation aboutit à montrer les possibilités linguistiques latentes, sinon le risque de stagnation est grand : « Tout discours pouvant être reproduit de la même manière par mille organes disparaît nécessairement très vite ; seul peut et doit durer celui qui forme un nouveau moment dans la vie de la langue elle-même. » (Schleiermacher, 1985 : 293)

Quelle conséquence pour la traduction ? La réponse de Schleiermacher est très claire : le traducteur a pour tâche de reproduire le rapport que l'auteur entretient avec son médium, autrement, il doit saisir la transformation, la nouveauté qui se manifestent dans l'écriture. Par exemple, si Dostoïevski écrit mal en russe, avec ses phrases longues, coupées d'incidentes, parfois illogiques, avec son style lourd, maladroit, chaotique, le traducteur devrait normalement recréer les mêmes caractéristiques dans la langue d'arrivée. Il ne s'agit donc pas d'une imitation, mais d'un travail qui consiste à introduire dans l'autre langue les procédés innovateurs employés par l'écrivain et son rapport à la tradition littéraire et linguistique de son pays. Dans la même vaine ont travaillé les formalistes russes en essayant d'analyser les écarts entre les traditions littéraires successives, entre le réel et la fiction, entre la langue standard et la langue d'écriture. Il va s'en dire que sans ces décalages, l'art ne pourrait jamais se renouveler restant confiné à l'imitation, à la *mimesis*. À titre d'exemple, André Markowicz⁴, traducteur renommé de

⁴ Ces propos ont été recueillis lors d'un entretien privé qui a eu lieu à Montréal, au printemps 2004.

LA LITTÉRATURE HYBRIDE ET LA TRADUCTION

Dostoïevski, de Tchekhov et de Shakespeare, a également signalé l'importance qu'il accordait à l'identification et à la compréhension dans des écarts existant dans l'original. Pour lui, il est impensable de traduire l'état de la langue d'arrivée, ou, comme le dit bien Chamoiseau (dans Détrie, 1998 : 20), d'appliquer « la logique d'une langue-centre à une autre langue-centre, d'une langue pure à une autre langue pure » ; au contraire, il est primordial de travailler l'écriture en reproduisant les passages qui clochent, qui grincent, qui arrêtent le lecteur surpris, parfois déconcerté.

Cela nous mène à un point important. Comment traduire les œuvres littéraires qui sont bilingues ou plurilingues, c'est-à-dire issues des contextes hybrides, imprégnées des sphères culturelles éclatées, cheminant dans la multiplicité ? D'ailleurs comment définir les écarts alors que l'original à lui seul contient un univers inachevé et polymorphe qui fuit la fixité territoriale et linguistique ? Et de quelle manière rendre un texte plurilingue dans une langue d'arrivée qui couvre entièrement le contexte de réception ? Peut-on encore faire l'épreuve de l'étranger quand l'étranger ne parle plus comme un sujet indivisible ? Et si l'on doit faire désormais l'épreuve du multiple, quelles seraient les modalités opérationnelles du passage entre le multiple et l'homogène ?

Ces questions ne sont pas simples. D'ailleurs il n'existe aucune théorie de la traduction capable d'offrir un cadre ou un terrain de réflexion à ce questionnement propre à notre modernité, questionnement de plus en plus amplifié par la mondialisation. Malgré les changements qui s'abattent sur nous à une vitesse hors de contrôle, la traduction reste en retrait, comme si l'activité traduisante se situait hors temps et hors espace, ou dans un lieu énonciatif forgé en béton et fermé aux fluctuations. Autant le champ de la réflexion que le domaine professionnel témoignent d'une vision toujours dichotomique et fixiste de la traduction qu'elle soit traitée comme objet, processus ou phénomène social ou culturel : il y a un contexte de production et un contexte de réception, un auteur et un nouveau lectorat, un avant et un après, un dedans et un dehors. Bien que Steiner introduise un parcours herméneutique circulaire dans le processus traductif et que Berman place le sujet traduisant au centre de sa réflexion, tous deux optant pour un processus historique et dynamique qui engage éthiquement le traducteur à respecter l'original et à se repenser soi-même, et bien que Meschonnic défend l'intégrité du texte source issu d'un contexte énonciatif unique, car révolu, il nous est toujours impossible de libérer la traduction de sa géographie reconfortante, du mouvement de sa propre histoire, de l'emprise de son langage souvent puisé dans la philosophie, bref, d'échapper à des modes de pensée qui

LA LITTÉRATURE HYBRIDE ET LA TRADUCTION

réduisent la traduction soit au mouvement du même, soit à la manifestation de l'autre, ou encore à une synthèse simpliste du soi et de l'autre⁵.

Pourtant, depuis une trentaine d'années, la littérature hybride, qu'elle soit créolisée, métisse, postcoloniale, diasporique, migrante, exilique ou nomade, offre un éventail d'écritures et d'imaginaires libérés des contraintes territoriales ou linguistiques, mettant en scène un monde arraché à une source unique. L'audace de cette nouvelle esthétique introduit une disjonction entre le politique et le littéraire, garant d'une nouvelle quête de liberté par le biais de la transgression des frontières, des codes et du socio-politique. Une telle écriture fait sentir le trouble, l'errance, la dérive et le tumulte identitaire (Chamoiseau, dans Détrie, 1998 : 20 et 23). Elle fonde une nouvelle perception de soi qui se trouve projeté ailleurs, exilé et condamnée au mouvement dans lequel se perdent ou se déplacent les ancrages les plus solides. Mais cette nouvelle sensibilité esthétiques manifeste dans les rapprochements des langues et des parlars divers, dans les interférences linguistiques et symboliques, dans les condensations des univers géographiquement et culturellement éloignés, n'est pas, comme le remarque Pierre Ouellet dans son ouvrage *L'esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*, l'apanage des individus vivant dans un pays étranger, mais qui dessine une « autre éthique de la subjectivité », fondée non pas « sur la stabilité ou le maintien du *moi*, mais sur la mouvance et la migrance du *soi*, qui entraîne elle-même une nouvelle esthétique basée sur l'instabilité énonciative, de sorte que le migratoire au sens fort définit désormais le mode même de constitution du sujet dans son identité éthique et esthétique. » (Ouellet, 2003 : 14-15)

Comment la traduction doit-elle s'ajuster à cette réalité ? Bien que le traducteur fasse partie de l'institution littéraire dont le rôle est de gérer tous les actants du processus traductif et veiller sur l'efficacité de la communication professionnelle, il est impossible de faire fi d'une nouvelle sensibilité que la littérature hybride véhicule, littérature riche de ressources idéologiques et esthétiques inouïes. Mais il est vrai aussi que l'institution littéraire impose au traducteur un certain comportement qui, normalement, l'oblige à rendre plutôt le sens que la forme dans le but d'accélérer le travail, de réduire la distance entre l'auteur et le public cible, autrement, d'éliminer un bon nombre de problèmes qui entravent la transmission du sens. Et cela se fait, bien entendu, au nom de la supériorité culturelle et linguistique de la société d'accueil. Par conséquent, une telle situation exige

⁵ Ces propos renvoient à une conférence non publiée de Sathya Rao sur la traduction et la non-philosophie.

LA LITTÉRATURE HYBRIDE ET LA TRADUCTION

du traducteur de jouer un rôle social et non esthétique. Au lieu d'être porte-parole de la polyphonie du sens, au lieu d'être producteur du dialogisme, le sujet traduisant se soumet à l'ordre du discours sans se permettre une évasion vers le domaine littéraire, le monde fictionnel ou lyrique, sans être à l'écoute des langues qui ne sont plus des systèmes linguistiques mais des entités qui abritent des failles, des impuretés, des zones de contact, des croisements. Le texte hybride en regorge : il dit l'insuffisance des langues standards, le désir de dire plus qu'une langue permet de le faire, d'appeler au secours d'autres idiomes, de crier le besoin de se dire autrement parfois dans le silence, parfois dans la démesure babélienne.

Schleiermacher avait raison. Sans une traduction massive de type sourcier, il est impossible de changer l'horizon d'attente du lecteur occidental habitué depuis l'aube de sa civilisation à une transparence du sens et à une uniformité linguistique. C'est donc au traducteur qu'incombe la responsabilité de transformer les règles du jeu à l'époque où règne l'hésitation de la parole, où le sens fuit en creusant des passages souterrains vers les non-dits, vers l'absence, l'errance et le non-lieu. Voilà de quoi parle le texte hybride. Au fond, il ne parle que de la traduction sous toutes ses facettes, avec ses limites, ses inventions et ses échecs. Il nous raconte un univers inachevé, le destin des individus vivant en dehors des abris identitaires, comme le territoire délimité par les frontières, la langue maternelle qui colle à la peau, l'imaginaire et la mémoire collectifs qui suivent le même parcours linéaire. Devant un monde pluriel, éclaté, anachronique, donc polyphonique, comment produire du sens, comment communiquer, comment comprendre l'autre et se comprendre ? Autant la littérature migrante que la traduction soulève le problème de la rencontre et du dialogue : toutes les deux mettent en scène, à divers degrés, des modèles de communication qui rendent visible le rapport à l'altérité. Elles dévoilent comment le soi perçoit et traite l'autre, quelle place le soi accorde à la présence d'autrui, comment le *je* tente de rejoindre le *tu*, etc.

Ainsi, la traduction a non seulement une esthétique à réinventer, celle qui est produite par le plurilinguisme du monde contemporain, mais également une éthique à défendre, une éthique de la communication apte à instaurer de modèles de dialogue plus appropriés aux situations inédites particulièrement dans des contextes multiculturels ou conflictuels. Car c'est la traduction qui montre comment on peut penser le multiple, comment le passage est possible entre les entités culturelles et linguistiques hétérogènes. Ce serait peut-être ça, la rencontre entre la littérature migrante et la traduction : exprimer

LA LITTÉRATURE HYBRIDE ET LA TRADUCTION

et créer un imaginaire commun issu des échanges incessant entre les individus aux appartenances multiples.

Bibliographie

Blanchot, Maurice (1955) *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard.

Détrie, Catherine (éd.) (1998) : *Poétiques du divers*, Montpellier, Traxiling, coll. Le fil du discours.

Luther, Martin (1964) « Épître sur l'art de traduire et sur l'intercession des saints », dans *Œuvres*, VI, Genève, Labor et fides.

Ouellet, Pierre (2003) *L'esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*, Montréal, Trait d'union, coll. Le soi et l'autre.

Robin, Régine (1983) *La Québécoise*, Montréal, Québec-Amérique.

Schleiermacher, Friedrich (1985) : « Des différentes méthodes du traduire », tr. Antoine Berman, dans *Les tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, p. 279-347.

Venuti, Lawrence (1995) : *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, London, Routledge.

Source : *Génesis. Revista científica do ISAI. Return to the Old Question: Literal or Free Translation?* 2005.